

XLII.

Le prix de la sainte Cène.

1866.

« J'ai fort désiré de manger cette pâque avec vous avant que je souffre ! » (Luc XXII, 15.)

Ce qui me frappe dans cette parole, ce n'est pas seulement l'amour du Sauveur pour nous, c'est son amour pour la sainte Cène et le prix extrême qu'il y met. Il en parle comme d'une chose si grande qu'elle est le désir suprême de sa vie, et comme d'une chose si douce qu'elle est la joie, la force la plus vive qu'il veuille laisser à ses disciples avant de mourir. N'y a-t-il pas là un grand enseignement, un trait de lumière jeté sur l'autel qui va nous réunir ?

Pour comprendre ce que Dieu nous offre dans la Cène, il faut connaître ce qu'il est pour nous et il faut le croire, car il nous est fait selon notre foi : si nous croyons peu, nous obtenons peu ; si nous croyons de grandes choses, nous obtenons de grandes choses. Croyons de grandes choses de Dieu.

Nous avons un Dieu si près de nous, que nous

pouvons aller à lui, le prier, et comme le toucher de la main; un Dieu dont toutes les perfections et toutes les œuvres se résument dans l'amour! Cet amour s'abaisse à nous, s'unit à notre image dans la création, à notre nature dans l'incarnation, à notre châtement dans la rédemption, à notre personne, à notre vie intime dans la communion.

« Nous avons connu la charité, dit saint Jean, en ce que Christ a mis sa vie pour nous. » Christ s'unit à notre châtement et se charge de nos péchés; il descend dans l'opprobre et l'angoisse, dans la mort et l'enfer, et il en ressort nous rapportant le pardon, la paix, la résurrection et la vie. Mais ce n'est pas assez pour l'amour que de tout donner, de se donner soi-même; Christ veut s'unir à nous personnellement et parfaitement, il veut que nous vivions de sa vie divine, il veut que par son corps, et par son sang, nous recevions les puissances de sa mort et de sa résurrection; il veut que, comme l'aliment terrestre passe dans notre substance et devient complètement nôtre, de même l'aliment céleste, par la communion, passe dans notre être et unisse notre esprit à son esprit, notre cœur à son cœur, notre âme à son âme, en sorte que par sa charité, par sa grâce et par sa puissance, nous puisions en lui notre force, notre joie et notre gloire éternelles. C'est ce que lui-même

nous enseigne quand il nous dit : « Je suis le pain vivant descendu du ciel ; celui qui mange ma chair et qui boit mon sang a la vie éternelle. » C'est ce que saint Paul répète : « La coupe de bénédiction que nous bénissons n'est-elle pas la communion du sang de Christ ? » C'est ce qu'il rappelle aux Colossiens quand il leur parle « des richesses de la gloire de ce mystère, savoir Christ en nous, ce qui est l'espérance de la gloire. »

Voilà pourquoi le Seigneur disait : « J'ai fort désiré manger cette pâque avec vous, » pourquoi les premiers chrétiens célébraient la Cène chaque jour, pourquoi Luther a pu dire : « Dieu donne à tous les vrais chrétiens un tel cœur qu'en pensant à la Cène, ils bondissent de joie et ils pleurent de joie ! Vraiment je l'aime du fond du cœur cette douce, cette bienheureuse communion de mon Sauveur Jésus-Christ dans laquelle il m'offre son corps et son sang avec ces tendres paroles : donné pour vous, répandu pour vous. »

Comment dédaigner ce magnifique moyen de grâce, comme les Israélites au désert dédaignèrent la manne ! comment la reléguer parmi les cérémonies et les commémorations édifiantes, en en réduisant l'usage à quelques rares solennités ! C'est là certainement le signe d'une vie chrétienne diminuée. Tous ces trésors ne sont-ils plus là ouverts devant nous ? ne sommes-

nous plus libres d'y puiser, libres d'entrer nous et nos enfants dans la communion du Sauveur, dans une vie digne de lui, digne de nous-mêmes? Là où est la communion, là est toujours la grâce et la vérité de notre Dieu.

Et si maintenant l'un d'entre vous vient à Dieu, d'un cœur simple et droit, confesser son péché, invoquer son Sauveur, pensez-vous qu'il ne sera pas béni? Oui certainement, il le sera! Ce sacrement restera comme un sceau sur son âme, comme une puissance de Dieu dans sa vie, et s'il est fidèle, s'il sait persévérer, cette communion sera le signal d'une immensité de bénédictions. Quelle bénédiction d'être obligés par la communion à rentrer en nous-mêmes, de faire taire tous les bruits du dehors et d'écouter dans le silence la voix de Dieu! Quelle bénédiction d'entendre cette voix qui nous dit : tu as de la haine dans le cœur, ton frère a quelque chose contre toi, va te réconcilier, va pardonner, puis viens et tu célébreras le festin du pardon. Tu as du bien mal acquis, tu as quelque souillure sur ta vie, va, purifie-toi, arrache l'interdit, affranchis-toi, puis, viens et « quand tes péchés seraient rouges comme du vermillon, ils seront blanchis comme la neige! » Quelle bénédiction, au milieu des fatigues et des agitations de la terre, de venir ici faire une halte sainte; au milieu des détresses et des douleurs de la vie de tout oublier

pour ne voir que Jésus et pour reposer un moment sur son sein ! Quelle bénédiction d'avoir pour lutter, non pas notre force, hélas ! mais la force de Dieu, la force que nous communique la communion du Dieu vivant, le corps et le sang du Sauveur, ce pain des forts, ce breuvage du ciel que Jésus lui-même nous a préparé ! Avec cette force nous pouvons braver le monde et la mort ; avec cette force nous pouvons dire de notre âme ce que le prophète disait de Sion : « Dieu est au milieu d'elle ; elle ne sera pas ébranlée ; » avec cette force nous pouvons, comme Élie, après le repas que l'Ange lui fit faire, marcher à travers le désert de la vie jusqu'à la montagne de Dieu.

Hélas, dites-vous, que ne puis-je m'approcher de cette sainte table ! Que ne puis-je jeter derrière moi mes doutes et mes péchés, que ne puis-je aller boire le pardon de mon Dieu et me nourrir de son pain ! Mais je n'ose pas, je n'en suis pas capable, je n'en suis pas digne ; je suis si plein de trouble et d'incrédulité, je suis si lâche à prier, je suis tellement léger, mauvais, abominable, que je frémis à la pensée qu'un œil humain pût voir mon cœur ; comment pourrais-je l'offrir au Saint des saints ? — Est-il vrai ? Est-ce là ce que vous éprouvez ? Oh ! soyez béni ; vous êtes l'homme que je cherche, et à qui m'envoie l'Éternel. Il m'a dit : Va-t'en promptement et

amène ici les pauvres, les impotents, les boiteux, les aveugles. Êtes-vous pauvre? — Oh! sans doute! — Eh bien! heureux les pauvres en esprit, car le royaume des cieux est à eux. Êtes-vous aveugle, misérable, nu? — Oh! complètement! — Eh bien! venez! car tout est prêt: son corps, son sang, sa joie, son ciel, tout est prêt. Que manque-t-il encore? Vous seul; oh, venez donc, venez! — Mais je tremble de m'approcher de lui. — Ah! j'ai une bonne parole pour vous; écoutez: « Ainsi a dit l'Éternel: les cieux sont mon trône et la terre est le marche-pied de mes pieds. Quelle serait la maison que vous me bâtiriez, et quel lieu pour mon repos? Savez-vous où je regarderai pour y habiter et pour y régner? A celui qui est humble, qui a l'esprit brisé et qui tremble à ma parole. » Et si ce témoignage de Dieu est trop haut pour vous, écoutez celui d'un pécheur comme vous, qui a été dans l'angoisse comme vous, dans l'abîme comme vous, d'un chrétien anglais, Thomas Adam, à qui je tends la main d'ici, dans le ciel où il est: « Je vais à la communion, non pour donner, mais pour recevoir; non pour dire à Christ combien je suis bon, mais pour goûter et savourer combien Il est bon. Vous me dites qu'il faut avoir je ne sais combien de grâces et de bonnes dispositions à apporter à la table sainte; mais je ne puis attendre, mes besoins

sont urgents, je suis un homme mourant. Et lors même que tous les saints qui sont sur la terre ouvriraient leur bouche pour m'arrêter, je volerais vers Christ pour trouver un refuge contre ce monstre, le péché, qui est prêt à me dévorer. »

Venez comme Thomas Adam, et comme lui vous serez bien reçu. Jésus vient à nous, non avec ses foudres, mais avec son corps rompu, avec son sang répandu pour vous. Il vient, non avec des menaces, mais avec des promesses; non avec la frayeur, mais avec la joie. Il vient, non pour juger, mais pour bénir; non pour perdre, mais pour sauver. Il vient précisément comme peut le souhaiter un pauvre cœur travaillé et chargé.

XLIII.

Celui qui n'est pas avec moi est contre moi.

1867.

(Luc XI, 23-26.)

L'un des plus grands maux de notre vie, et la ruine de plusieurs d'entre nous, c'est l'indécision; c'est de ne pas savoir ce que nous voulons, et de ne pas vouloir ce que nous savons; c'est de n'être capables d'une résolution nette et franche ni pour Dieu ni pour le monde, ni pour le salut ni pour la damnation. A nous voir la